

SUD OUEST

PAYS BASQUE

St.-Étienne-de-Baïgorry Un bol d'air pour les réfugiés P. 10 et 11



PHOTO BERTRAND LAPÈQUE

SUD OUEST
éco

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE
DE LA RÉGION

Inscrivez-vous
gratuitement
à la newsletter

> Rendez-vous sur
sudouest.fr/economie

JEUDI
31 DÉCEMBRE 2015
1,00€

WWW.SUDOUEST.FR

Ils marchent sur les sentiers de l'espoir

BAIGORRI Depuis un mois, 41 réfugiés sont logés au VVF. Ils s'intègrent peu à peu, entre espoirs et craintes. Et se baladent sur les collines basques

L'été indien à Saint-Étienne-de-Baigorry a donné lieu à une scène peu commune, la semaine dernière. Dans les rues de la petite bourgade de 1 600 âmes, et sur les sentiers menant aux collines, une équipée insolite s'élance sous un soleil de plomb. Où l'on parle arabe, farsi et un anglais... approximatif.

Ahmed, un jeune Soudanais de 16 ans, emboîte le pas de Danal, 20 ans, originaire d'Erythrée. Ils se sont rencontrés ici, au cœur de la vallée basque. « On veut rester en France. Certains rêvent d'aller en Angleterre mais la route est très compliquée », confirme l'Erythréen.

Miren Pujo, bénévole et ancienne professeur de français au collège public de la commune, tente de faire un appel. Treize migrants se sont motivés. L'ambiance est bon enfant. Premières côtes, Miren en perd déjà un ou deux. Tous n'ont pas les chaussures adéquates. Regards interrogatifs chez certains Baigorriais croisés en chemin. Pourtant, la cité apprend à connaître ces hommes, tout comme ils apprennent, eux, à appréhender leur « chez eux », du moins provisoire. Trois mois, c'est le temps de leur « vie basque ».

Étouffer les clichés

« Les migrants sont arrivés après les attentats. Les amalgames sont rapides », regrette la bénévole qui s'est rendue dans l'école de la commune pour raconter aux enfants « pour quoi ils étaient là et ce qui les attendait » mais surtout « dézinguer quelques clichés ». À quelques pas de là, Jean-Marc Pujo, pur Baigorriais, a lui aussi enfilé ses chaussures de marche. Éclats de rire, la communication n'est pas toujours aisée. Tous ne pratiquent pas la même langue. « Je parle anglais, donc pour moi c'est plus facile. On échange ensemble », confie le marcheur bénévole.

« J'imagine que sinon ils sont en cercle fermé. Les ouvrir à notre monde, pour qu'ils voient où ils sont, qu'ils s'intègrent, c'est très important ».

Maïalen Lekumberry, jeune bénévole originaire d'Ossès, partage son avis. Pour cette éducatrice spécialisée de 29 ans, participer à été « une évidence ». « Ils regrettent qu'il n'y ait pas plus de jeunes », explique-t-elle. Sur 80 volontaires, on en dénombre une dizaine.

« On discute de leur vécu. Ils sont très intéressés par l'échange. Ils s'intéressent à la place de la femme dans notre société », explique Maïalen, qui a la chance de bien parler l'anglais. Et quand ça coïncide, « on se fait comprendre avec les gestes ».

Tromper l'attente

Retour au VVF, qui sert de lieu d'accueil. Trois Iraniens sont massés autour de Nathalie, bénévole, qui agit son téléphone. Google traduction n'est pas toujours efficace pour établir une vraie conversation. Hamid, 42 ans, essaie d'expliquer son programme du lendemain. Il avoue que l'ennui prend le pas.

« Cela fait dix ans que j'ai fui mon village. Tu ne peux pas t'investir à fond quelque part quand tu ne sais même pas si tu vas rester »

Les journées sont longues même si les bénévoles se démenent pour proposer toutes sortes d'activités. Football, atelier percussions, musique, cours de français, et même sorties au cinéma de Saint-Jean-Pied-de-Port. Les habitants des alentours font preuve d'inventivité et l'élan de solidarité est bien réel. Pourtant, les migrants peinent à se projeter.



Les migrants grimpent aux collines basques aux côtés de Jean-Marc Pujo, Baigorriais pur souche.

PHOTOS BERTRAND LAPEGUE

« On craint pour l'après, on ne sait pas où on sera dans deux mois », soupire Hamid. Il hésite encore à demander l'asile en France. Le risque : voir les autorités le renvoyer vers le dernier pays par lequel il est entré sur le sol européen. Comme un grand nombre d'hommes présents au VVF, il a tenté plusieurs états. « Cela fait dix ans que j'ai fui mon village. Tu ne peux pas t'investir à fond quelque part quand tu ne sais même pas si tu vas rester », regrette l'Iranien qui est déjà passé par l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Irlande et la Suisse. À chaque fois, re-fond de sa demande d'asile. Avant de se retrouver au Pays basque, Hamid a relié Madrid à Calais, par bus et

train. « Je suis parti car je n'avais aucune aide et aucun avenir ».

Le défi, pour l'association Atherbea, qui s'occupe de ce centre d'accueil est de « tromper l'ennui », comme le rappelle son gérant, Denis Boutin. « Le quotidien est très difficile alors on propose plein d'activités. Ils ne savaient pas bien ce qu'ils faisaient ici. Au bout d'un mois, ils commencent à appréhender les lieux. Ils savent que ce n'est pas une prison et ils se sentent plus en confiance », explique-t-il.

La réforme du droit d'asile, introduite tout début décembre par le gouvernement Valls ne semble pas avoir changé la donne.

Cécile Bonté-Baratziart



La marche permet de tromper l'ennui



Les participants à la sortie regrettent qu'il n'y ait pas plus de jeunes